Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de l'environnement

39-40 | 2017

**Explorateurs, femmes et hommes de science :
voyages en terres mal connues**

La Société de géographie commerciale de Bordeaux : sur les traces des explorateurs entre 1874 et 1911

*The Geographical Society of Bordeaux: In the Footsteps of Explorers between
1874 and 1911*

Julien Gauthier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/352>

DOI : 10.4000/dynenviron.352

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 36-53

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Julien Gauthier, « La Société de géographie commerciale de Bordeaux : sur les traces des explorateurs entre 1874 et 1911 », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 39-40 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/352> ; DOI : 10.4000/dynenviron.352

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Séance du 19 Décembre 1879

LE TRANSSAHARIEN CONFÉRENCE DE M^R PAUL SOLEILLET

Membre de la Commission Supérieure pour l'étude des questions relatives à la mise en communication, par voie ferrée, de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan.

CARTE du CHEMIN DE FER TRANSSAHARIEN

Société de Géographie commerciale de Bordeaux. *Le Transsaharien*. Conférence de M. Paul Soleillet le 19 décembre 1879. Carte du chemin de fer Transsaharien. Bordeaux, Société de Géographie commerciale, 1879. Fonds cartograp-
phiques, 1886, Cartothèque de l'Université Bordeaux Montaigne.

La Société de géographie commerciale de Bordeaux : sur les traces des explorateurs entre 1874 et 1911*

Julien Gauthier¹

* Cet article est tiré de notre mémoire de recherche en histoire (L'exploration et la Société de géographie commerciale de Bordeaux. Etude d'un fait global avec une institution locale entre 1874 et 1911) préparé sous la direction de Dominique Pinsolle (Université Bordeaux Montaigne). Je tiens à remercier Victor Pereira d'avoir relu la première version.

Résumé/Abstract

Au milieu du XIX^e siècle, la connaissance du monde par les Européens est encore incomplète. L'intérieur des continents demeure encore largement inexploré, l'Afrique se présentant comme l'exemple le plus démonstratif. Les premières expéditions y ont débuté depuis la fin du XVIII^e siècle, mais elles n'ont été que trop peu nombreuses pour parfaire le savoir géographique. Débute alors un véritable engouement pour la découverte des terres mal connues parallèlement au phénomène de colonisation. À partir du début des années 1870 naissent une multitude de sociétés de géographie en Europe mais surtout en France. Celle de Bordeaux, qui apparaît en 1874, s'inscrit comme l'une des plus importantes, au même niveau que Lyon et Marseille, sans pour autant atteindre l'influence de la doyenne parisienne fondée en 1821. En accord avec les autres, elle se donne pour objectif de découvrir et de combler les imperfections des cartes. Fer de lance de cette mission, les explorateurs partent dans les différentes parties d'un monde aux frontières plus accessibles. Participant à la colonisation en Afrique et dans certaines régions d'Asie (Indochine), ils se présentent aussi comme de véritables scientifiques qui ne cessent de rapporter des informations à la fois géographiques et ethnographiques, mais aussi géologiques et biologiques. De ce fait, le métier d'explorateur à la fin du XIX^e siècle est à appréhender de manière complexe : il n'en existe pas un type mais plusieurs, tous possèdent des objectifs différents et aucun ne reçoit la même reconnaissance de la part de la Société de géographie commerciale de Bordeaux aux visées principalement coloniales.

The Geographical Society of Bordeaux: In the Footsteps of Explorers between 1874 and 1911

In the middle of the 19th century, the knowledge that Europeans shared about the world was still incomplete. Inland regions on the different continents still remained largely unexplored, Africa being the most striking example. The first expeditions there had begun at the end of the 18th century but were not merely enough to actually enrich geographical knowledge. This period marked the beginning of a real enthusiasm for the discovery of unknown lands, in parallel with the process of colonization. The beginning of the 1870s then marked the creation of numerous geographical societies in Europe, and especially in France. The Geographical Society of Bordeaux, which was created in 1874, became one of the most influential of all geographical societies, together with Lyon and Marseille, but without reaching the influence of the oldest of all, founded in 1821 in Paris. As other geographical societies would do, the Geographical Society of Bordeaux sought to discover and complete the maps' blank spaces. Explorers were then sent to different parts of the world whose limits had gradually become less tenuous. They participated in the colonizing process in Africa and in some parts of Asia (Indochina), but were also true researchers who never ceased to bring back geographical, ethnographical, geological and biological material with them. In that sense, the role of explorers at the end of the 19th century must be analyzed thoroughly: there is not just one kind of explorer but many, all pursuing different goals but not enjoying the same kind of recognition from the Geographical Society of Bordeaux, which primarily focused on colonial endeavors.

Mots clés/Key-words

Explorateur, société de géographie, découverte, colonisation, Bordeaux, géographie.

Explorer, geographical society, discovery, colonization, Bordeaux, geography.

1. Centre d'Etudes des Mondes Moderne et Contemporain, Université Bordeaux Montaigne.

Introduction

La période allant de 1870 à 1914 correspond à un intervalle de temps où les dernières explorations terrestres se sont réalisées. Les multiples incursions dans l'intérieur de l'Afrique, les expéditions dans les steppes de l'Asie centrale, à travers les fleuves de l'Indochine mais également la conquête des pôles, permettent d'affirmer une intense activité dans le domaine du voyage de découverte. Nous sommes ici à un stade de l'histoire qui parachève une mission que l'Homme s'est donné depuis l'Antiquité : connaître le monde habité.

Chaque période comprend son lot de voyageurs : Pythéas, explorateur grec qui a visité le détroit de Gibraltar, Marco Polo au XIII^e siècle ou Vasco de Gama à la fin du XV^e pour n'en citer que quelques-uns. Il existe des exemples emblématiques qui ont suscité beaucoup d'écrits scientifiques¹. Enfin, comme le présente P.-J. Charliat dans le troisième tome de *l'Histoire universelle des explorations*, le XVIII^e siècle connut de grandes expéditions avec Louis Antoine de Bougainville, Jean-François Lapérouse ou le Britannique James Cook qui ont navigué dans le continent austral.

Le XIX^e siècle marque le début de la découverte de l'*hinterland* de l'Afrique initié par les Britanniques. C'est en 1788 qu'est fondée l'*African Association*² à Londres qui avait pour objectif de développer le savoir géographique sur ce continent. Ce mouvement fut poursuivi par les Français qui créèrent à Paris, en 1821, la première Société de géographie.

Néanmoins, ce n'est véritablement que dans le dernier tiers du XIX^e siècle que l'exploration européenne prit véritablement son essor. Cela s'explique dans un premier temps par le fait que ces voyages furent utilisés pour la colonisation. L'exemple le plus marquant est le ralliement en 1864 d'une Société de géographie de Paris, en perte de dynamisme, à ce phénomène de conquête. La nouvelle politique, mêlant géographie et économie, rendit l'organisation plus attractive. De quelques centaines d'adhérents elle dépassa très vite les 2 000³. Dans un second temps, la multiplication de ces voyages voit sa justification dans le mouvement de création de sociétés de géographie qui touche non seulement les provinces françaises, mais également les autres pays européens. On peut

mentionner la fondation de celle de Turin en 1867 ou celle de Munich en 1869. En France, celles de Lyon et Bordeaux apparaissent d'abord en 1872 et 1874, puis viennent Marseille et Rouen. Au total, Dominique Lejeune compte 85 sociétés de géographie en Europe en 1894 dont la majorité se trouve en France (30), mais aussi en Prusse (23). Cependant, quelques-unes sont britanniques (5), italiennes (4) ou encore suisses (6)⁴.

A partir des années 1870, le rôle de ces organisations a indéniablement changé par rapport aux débuts de la Société de géographie de Paris. On est passé d'un rôle, presque exclusivement scientifique à des fonctions impérialistes. Ces lieux sont devenus des « cercles de sociabilités bourgeoises »⁵ favorables à l'établissement et à la diffusion d'une géographie devenue d'abord commerciale puis coloniale.

figure 1 : Logo de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux.

La Société bordelaise s'inscrit dans cette dynamique. Voyant le jour suite au premier congrès national de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences (AFAS) en 1872, elle fut fondée grâce au négociant Marc Maurel, alors directeur de l'entreprise française Maurel & Prom implantée sur la côte d'Afrique occidentale⁶. Pour cet homme, absolument favorable à la colonisation à tel point qu'il devint dans les années 1890 l'un des ténors du Parti colonial, l'expansion à l'étranger est fondamentale pour une ville portuaire comme Bordeaux. Ainsi, il est important de voir cette Société comme un lieu d'information diffusant des données commerciales à travers un discours colonial.

De quelle manière l'exploration est-elle favorisée ? L'aspect de la conquête représente-t-il le seul objectif ? Il n'est pas évident d'appréhender le terrain des voyageurs qui représente un *ailleurs* pour les contemporains mais également pour nous. Le récit de voyage se révèle être souvent la source la plus utilisée pour étudier cet aspect. Néanmoins – et cela n'a été que trop peu réalisé –, les bulletins des sociétés de géographie permettent également de découvrir ce *là-bas* qui est le *ici* de l'explorateur.

Les bornes chronologiques, qui encadrent ce sujet, dépendent directement de ces sources. Le premier numéro est apparu en 1874 et le dernier en 1911. Les bulletins ont ensuite été remplacés par la *Revue de Géographie commerciale* en 1912. Il faut comprendre qu'à cette date l'exploration terrestre était achevée.

Il s'agira ici, à travers l'exemple de la Société de géographie commerciale de Bordeaux⁷, de comprendre en quoi les bulletins permettent-ils

1. Pour Marco Polo, nous pouvons citer l'œuvre toujours reconnu de Heers Jacques, *Marco Polo*, Fayard, 1990 ; quant à Vasco de Gama, nous ne pouvons que suggérer l'ouvrage de Subrahmanyam Sanjay, *Vasco de Gama, légende et tribulations du vice-roi des Indes*, Paris, Alma éditeur, 2012 (1^e édition 1997).

2. Ou Association pour la Promotion des Découvertes dans l'Intérieur de l'Afrique.

3. Lejeune Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale*, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, 1993, p. 76. Dominique Lejeune rappelle notamment qu'en 1860, la Société de géographie de Paris ne compte que 217 adhérents alors qu'elle arrive à plus de 2 000 en 1880.

4. *Ibid*, p. 85.

5. Klein Jean-François, « La Société de géographie de Lyon : pour la Croix et la soie ? (1873-1900) » in Singaravelou Pierre (dir.), *L'empire des Géographes, Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, 2008, p. 92.

6. Péhaut Yves, *La doyenne des « Sénégalaises » de Bordeaux : Maurel et H. Prom de 1831 à 1919*, Paris, Broché, 2014, p. 440.

7. SGCB.

d'appréhender la « profession »⁸ d'explorateur entre 1874 et 1911.

Tout d'abord, il semble important de comprendre comment s'étudie cette source mais également la SGCB, pour ensuite saisir la renommée de l'explorateur en son temps. Dans une troisième partie, nous nous focaliserons avant tout sur le terrain du voyageur, afin de dégager, dans une dernière partie, une typologie de l'exploration.

I- À la découverte de la source et de la société

Travailler sur les bulletins de la SGCB nécessite de comprendre la façon dont ils sont organisés. Alors que l'organisation se forme en 1874, ils n'apparaissent dans leur format véritable qu'en 1878. À partir de cette année jusqu'en 1906, ils sont bimensuels, puis deviennent mensuels à partir de 1907.

La structure du bulletin ne change pas de 1874 à 1911. Elle se compose de plusieurs rubriques différentes qui possèdent chacune leur fonction. Les « communications » sont les écrits les plus fréquents. Ce sont des études qui peuvent aborder n'importe quel type de sujet en rapport avec la géographie et le commerce.

Les « actes de la société » reviennent régulièrement. Ce sont les comptes rendus des assemblées générales qui ont lieu tous les mois et qui sont ouvertes au public bordelais. Il s'agit d'interventions et de conférences faites par des professeurs, des explorateurs ou autres scientifiques. On y retrouve également les rapports des séances du bureau – de nouveau une fois par mois. Ils correspondent aux rassemblements des principaux acteurs de l'organisation bordelaise, mais aussi des réunions des autres sections du Groupe géographique du Sud-ouest⁹. Les écrits rendent compte des actualités de la Société, des interventions à venir, mais surtout des secrétaires annonçant les *nouvelles géographiques*. Ces dernières nous sont très précieuses puisqu'elles renseignent sur toutes les explorations accomplies dans le monde entier durant le mois passé. Le travail exercé par les membres est remarquable. Ils cherchent dans les revues et les journaux publiés

en France et à l'étranger, toutes les informations concernant les explorateurs européens, les expéditions militaires, scientifiques, commerciales... Enfin, les derniers rapports que l'on trouve dans les « actes de la Société » sont les assemblées générales annuelles. Il s'agit également d'une intervention publique, se déroulant une fois par an (généralement en janvier), pour exposer les travaux de la Société durant l'année passée. Jusqu'en 1900 trois discours y sont prononcés : un par le président de la Société, M. Marc Maurel, un par le président du groupe géographique, le docteur Eugène Azam et un par le secrétaire général. Ils sont suivis par la remise des récompenses accordées par la Société aux travaux les plus brillants – la distinction la plus haute étant la médaille de vermeil, puis d'argent et enfin de bronze – et par la conférence d'un explorateur ou autre voyageur.

Les « Chroniques géographiques » constituent de même un élément important du bulletin. Indiquant les nouvelles découvertes dans le monde, elles permettent d'assurer l'actualité de l'exploration et des avancées de ses acteurs. Possédant initialement une rubrique à part entière, elle est positionnée, à partir des années 1890, à la fin des rapports de chaque séance.

Ce sont ensuite les « ouvrages reçus par la Société » qui apparaissent de manière fréquente. Il s'agit de la liste des livres que la Société reçoit tous les mois. Chaque ouvrage cité est suivi d'un résumé.

On peut ajouter les listes des membres, qui répertorient tous les adhérents par ordre

alphabétique, les chroniques nécrologiques et les relevés météorologiques de l'Observatoire de Floirac qui apparaissent dans les numéros.

Enfin, des rapports moins réguliers s'y inscrivent. On note par exemple les « Correspondances ». Ce sont des lettres que reçoit la Société, provenant d'un explorateur qui rend compte de ses avancées, d'un professeur, ou bien encore d'une autre Société de géographie.

Toutes ces rubriques sont organisées par le Rédacteur en Chef Gérant qui devient plus tard le Secrétaire Général Gérant – aidé également par le Secrétaire de Service. L'un des plus illustres et qui participa à la fondation de la Société, est Pierre Foncin. Ses contemporains et notamment Paul Vidal de la Blache – qui a rédigé une biographie dans les *Annales de Géographie* en 1917 – le voyaient comme un fervent adepte de la géographie.

figure 2 : La couverture du Bulletin de la Société de Géographie Commerciale.

8. C'est ainsi qu'Hélène Blais qualifie cette activité.

9. Rappelons qu'entre 1874 et 1911, la SGCB représente la Société centrale d'un ensemble de sociétés de la région qui forme le Groupe géographique du Sud-Ouest. On y trouve les sections de Bergerac, Périgueux, Rochefort-sur-mer, Agen, La Rochelle, Blaye-sur-mer et Tarbes. Rôles et fonctions de ces sociétés sont distribués par l'organisation bordelaise.

De fait, étudier les bulletins de la SGCB revient à travailler sur plusieurs sources regroupées. Il ne s'agit pas d'un journal, mais pourtant la diffusion d'articles est régulière, à l'instar de ceux de *La Gironde*. Un récit de voyage ou le rapport d'une mission peuvent être divisés en plusieurs communications dans plusieurs quinzaines. Prenons l'exemple du compte rendu de la « Campagne 1887-1888 dans le Soudan Français. Mission dans le Fouta-Djalou, mission dite du Fouta-Djalou. Par le lieutenant J. Plat, de l'infanterie de marine »¹⁰. Ce dernier accapare l'ensemble des communications entre le tirage du 21 avril à celui du 16 juin de l'année 1890.

Il semble alors que l'un des thèmes principalement évoqué reste focalisé sur l'exploration dans le monde entier. Il peut être observé, au moins jusqu'en 1900, des échanges continus entre l'organisation bordelaise et les voyageurs. N'oublions pas que la Société a été créée pour favoriser les découvertes. Lors d'une conférence faite à Périgueux le 18 avril 1878, Pierre Foncin proclamait que l'objectif était de « contribuer à donner à la France le rang qu'elle occupait jadis dans les voyages d'explorations et de découvertes, patronner des explorateurs, ouvrir des souscriptions en leur faveur, fonder des prix de géographie [...] »¹¹.

En terme d'exploration, les bulletins constituent alors une source de choix car presque exclusivement basée sur ce sujet. Elle représente d'ailleurs un véritable moteur d'attractivité. L'analyse de la liste des membres et de la situation financière a montré un rayonnement de la Société entre les années 1880 et 1890, tandis que les voyages se propageaient de toutes parts. En revanche, une fois que le temps de l'exploration touchait à sa fin, les principaux membres ont eu du mal à renouveler leur bulletin. La fin du XIX^e siècle correspond à l'âge d'or de la presse où les journaux ne cessent d'établir des stratégies d'autopromotion¹². L'organisation bordelaise, au lieu de s'en inspirer, s'enlise à travers un sujet qui n'a plus raison d'être au début des années 1900.

Les bulletins de la SGCB s'inscrivent dans la perspective de suivre les explorateurs à la trace durant leur voyage. Ils essaient d'en suivre l'actualité et tiennent les lecteurs au courant des avancées de leurs héros. Si ces voyageurs sont envoyés pour remplir des missions scientifiques et/ou militaires (fait que nous verrons plus tard), ils nourrissent également des fantasmes auprès de la Société à laquelle ils appartiennent.

II- L'explorateur : « Star » en son temps !

En cette fin du XIX^e siècle le monde est entré dans une nouvelle ère : celle de l'accroissement important des échanges et des bouleversements qui apparaissent au sein des transports. Les embarcations maritimes deviennent plus rapides et plus sûrs ; steamers et clipper s'inscrivent parfaitement dans cette révolution qui touche également la communication. Le câble

télégraphique sous-marin posé en 1866 entre l'Europe et les Etats-Unis permet de faire circuler une information en quelques minutes¹³.

Dans ce contexte, l'explorateur fait nécessairement partie des personnalités qui bénéficie de ces avantages. Les trajets, pour rejoindre les différents continents, sont effectués beaucoup plus rapidement qu'au début du XIX^e siècle. Si l'on compare le voyageur britannique, Mungo Park, qui a mis un mois en 1795 pour aller de Portsmouth à la Gambie avec Pierre Savorgnan de Brazza en 1883 qui a réalisé la route de Bordeaux à Dakar en moins de deux semaines, la différence est flagrante. De même, les nouvelles de l'aventurier arrivent dans un temps très court. La presse peut ainsi révéler à la population les exploits accomplis. L'historien américain, Edward Berenson dans son ouvrage *Les héros de l'Empire*¹⁴, ne manque pas de préciser l'importance du télégraphe de Henry Morton Stanley en 1871. Envoyé au *New York Herald* pour annoncer qu'il avait retrouvé le docteur David Livingstone après de longs mois d'efforts dans l'intérieur de l'Afrique de l'est, ce message eut un formidable retentissement¹⁵. Bien que ce voyage n'eut pas de résultat concret, il semble que « le courage, l'énergie, la persévérance et l'esprit d'initiative que montra Stanley émurent la presse britannique et bon nombre de ces lecteurs »¹⁶.

On retrouve cet engouement autour de Pierre Savorgnan de Brazza. A son retour du Congo en juin 1882, où il est parvenu à faire signer un traité à un chef africain reconnaissant le protectorat de la France, les journaux ne cessèrent de lui chanter des louanges. Lors de son intervention à l'amphithéâtre de la Sorbonne, on compte près d'une dizaine de milliers d'auditeurs qui se firent un devoir d'assister à son discours organisé par la Société de géographie de Paris.

A Bordeaux, c'est autour d'Elisée Trivier que la passion se déchaîna. Explorateur oublié aujourd'hui, il est connu pour avoir « parcouru l'Afrique centrale d'un océan à un autre »¹⁷ entre 1888 et 1889. Il donna ainsi une conférence le 10 février 1890 à l'amphithéâtre de l'Ecole Supérieure de Commerce de la rue Saint-Sernin lors d'une séance de la SGCB. Comme le Tout-Paris a voulu assister à l'interlocution de Brazza en 1882, « Tout Bordeaux aurait voulu assister »¹⁸ à celle de Trivier en 1890. C'est en tout cas ce que relate l'organisation bordelaise.

10. *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*, 2^e série, 14^e année, 1890, p. 186 à 297.

11. BSGCB, 2^e série, 1^{re} année, 1878, p. 200.

12. Lenoble Benoît, « L'autopromotion de la presse en France (fin du XIX^e-début du XX^e siècle) » in *Le Temps des médias* 2, no. 1 (2004), pp. 29-40. Article tiré d'un mémoire de DEA (*Le Journal au temps du réclameur. Culture de presse, autoreprésentation et société en France, 1880-1930*) préparé sous la direction de Dominique Kalifa.

13. Ce sont des domaines de l'histoire bien connus aujourd'hui. Le double numéro de *L'Histoire* paru pour juillet-août 2016 traite parfaitement de ces sujets. On pourra se référer à l'article de Venayre Sylvain, « La révolution de la vitesse » in *L'Histoire*, n°425-426, juillet-août 2016, ou encore de celui de Griset Pascal, « L'aventure du câble transatlantique » in *L'Histoire*, n°425-426, juillet-août, 2016. Pour aller plus loin voir également Venayre Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920) : Mots, Figures, Pratiques*, Paris, les Belles Lettres, 2012, p. 651, ou encore Griset Pascal, *Entreprise, technologie et souveraineté. Les télécommunications transatlantiques de la France, XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Rive droite, 1996, p. 735.

14. Berenson Edward, *Les héros de l'Empire, Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique*, Paris, Perrin, 2012, p. 423.

15. Cette rencontre est encore aujourd'hui mondialement célèbre de par la formule de Henry Morton Stanley : « Dr Livingstone, je suppose ? »

16. Berenson Edward, « Le charisme et la construction des héros de l'Empire en Grande-Bretagne et en France, 1880-1914 », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 185, n°5 (2010), pp. 62-81.

17. BSGCB, 2^e série, 13^e année, 1890, p. 55.

18. *Ibid.*, p. 135.

Comment expliquer alors cette ferveur qui existe envers les explorateurs ? Pour Edward Berenson, il existe deux raisons. La première s'inscrit dans un contexte lié à la crise de la masculinité. En cette fin du XIX^e siècle, « la féminisation apparente de la vie familiale, le développement du travail de bureau ne requérant pas de force physique, l'accent nouveau mis sur la consommation plutôt que sur la production, les peurs grandissantes relatives à la "dégénérescence" et l'avènement de femmes libérées – tous ces phénomènes semblaient menacer le pouvoir, l'indépendance, l'initiative, et même la puissance sexuelle des hommes. »¹⁹ Or, la vie d'aventure permet de rendre à l'homme cette virilité qui semblait lui échapper. Il semble difficilement concevable que l'explorateur revienne inchangé de son voyage où il a du faire face aux multiples dangers d'un pays alors inconnu.

Les bulletins de la SGCGB ne cessent de mettre en évidence cet aspect physique et viril qui caractérise leurs invités favoris. Dans la séance publique du 8 mai 1894 est relaté la conférence d'Antoine Mizon, lieutenant de vaisseau, qui a passé trois années au Soudan central. En voici un extrait :

*« Enfin Mizon paraît : la salle entière éclate en applaudissements. Il les reçoit avec une modestie charmante. Son attitude est simple, presque timide. Mais l'homme d'action se décèle par la mâle énergie du visage sur lequel le soleil d'Afrique a mis une patine bronzée. »*²⁰

19. Berenson Edward, op.cit, p. 131.

20. BSGCGB, 2^e série, 17^e année, 1894, p. 315.

Le charisme de l'explorateur ne fait aucun doute. Il attire par ses exploits qui transparaissent physiquement. Cette métamorphose du corps, qui peut également s'accompagner d'un développement plus aiguisé des cinq sens et de la présence de séquelles comme les cicatrices, affirme la familiarité passée auprès « des fauves, du climat et de toutes autres sortes de dangers »²¹.

Les sources de l'organisation ne sont pas les seules qui mettent en avant la virilité de ces hommes. Il est très fréquent de trouver des illustrations dans *Le Petit Journal*, *L'explorateur* ou encore *le Tour du Monde*. Le dessin d'Henri Meyer (figure 3), fait pour le *supplément illustré du petit journal* dans la parution du 9 juillet 1892, met en lumière toute l'assurance et la puissance masculine d'Antoine Mizon. L'image présente l'explorateur, portant un casque colonial, occupant le premier plan. Regardant au loin, fumant du tabac, il semble dominer le paysage d'un regard tranquille. Ses gestes affirment de l'assurance et un sens du devoir accompli.

La virilité du voyageur s'inscrit dans les vertus qu'il dégage, mais aussi à travers les modifications que son corps a subies au cours de son expédition. Cependant, la popularité de l'explorateur et de l'exploration dans le derniers tiers du XIX^e siècle s'inscrit dans un contexte plus large. Ce n'est pas seulement la « crise de la masculinité » qui fait du voyageur une icône, mais également le fait que la société française cherche des héros nationaux afin de redorer le blason d'un pays soumis à de nombreux troubles. Ainsi se décline la deuxième raison avancée par Edward Berenson.

21. Venayre Sylvain, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*. Paris, Aubier, 2002, p. 80.

figure 3 : « Le lieutenant Mizon », dessin d'Henri Meyer, *Le Petit Journal*, Supplément illustré, 9 juillet 1892.

La période de 1870 à 1900 donne lieu à de multiples crises. En 1871, alors que s'établit la III^e République suite à la défaite humiliante contre la Prusse, la France entre dans un temps de révolte caractérisé par l'insurrection de la Commune. Cette dernière donne lieu à une brève expérience révolutionnaire de soixante douze jours qui se termine par la Semaine Sanglante et l'enracinement de la République. Commence ensuite dans les années 1880 puis 1890 un certain nombre de crises politiques. Nous pouvons citer la vague boulangiste entre 1887 et 1889, les attentats anarchistes au début des années 1890 ou encore l'affaire Dreyfus de 1894 à 1906. Henry Martin, historien et homme politique venu prononcé un discours à la SGCB en 1882 en l'honneur du retour d'exploration de Pierre Savorgnan de Brazza, parle alors d'une « France divisée ».

Quel rôle joue l'exploration dans ce climat d'inquiétude ? Comme présenté plus haut, l'organisation bordelaise a été créée en 1874. Cette dernière se donne pour objectif de redorer le blason de la France à travers la colonisation pour aboutir à un empire colonial conséquent. Marc Maurel, président de la Société, voit dans l'expansion française des avantages à la fois nationaux et locaux.

Il faut néanmoins rappeler qu'en ces années où l'impérialisme français se poursuivait suite aux premières expéditions du milieu du XIX^e siècle²², les responsables politiques abandonnèrent bien souvent ces ambitions, sous l'influence de l'opposition générale. C'est ici qu'Edward Berenson voit en l'explorateur, de par son autorité charismatique, un personnage jouant un rôle fondamental dans le changement d'opinion envers la colonisation. Il affirme ainsi que « grâce à l'aura qui entourait ces hommes, un nombre important de Français [...], jusqu'alors opposés aux politiques impérialistes, finit par soutenir celles-ci, en particulier pendant lesquelles ces héros faisaient la une des journaux. »²³

Bien que la France soit divisée dans un temps où les crises se succèdent, ces uniques voyageurs ont permis d'unifier une grande partie de la population en faveur d'un seul objectif : l'expansion coloniale. A travers les portraits que l'on a pu dresser ou les louanges que l'on a pu accorder à leurs exploits, ils représentent l'unification et la gloire d'un pays. Comme le proclame Henry Martin, « quand le voyageur revint, l'élan de la France a été unanime. »

Il faut comprendre qu'en cette fin du XIX^e siècle, le pays fut épargné par les guerres, sources d'union en temps normal. Dans un période où règne la paix, mais également la division, la diffusion de héros nationaux se révèle être une stratégie tout à fait prompt à rassembler autour d'un but commun. Le contexte révèle cette nécessité d'union : la soif de revanche face à l'Allemagne, la division autour d'un régime politique (la République contre la Monarchie) ou encore la concurrence internationale où des pays comme la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie, etc., s'approprient des territoires à travers le monde.

La France n'est d'ailleurs pas la seule nation à

utiliser les explorateurs de la sorte. Les Britanniques, dont l'empire a été parfois remis en question du fait d'épisodes difficiles entre 1854 et 1857²⁴, ont pu voir dans leurs aventuriers – et en particulier Stanley – de véritables guides vers la colonisation.

Au-delà de cette représentation, il convient maintenant de s'interroger sur les pratiques de l'explorateur. Quels sont ses objectifs ? Comment y parvient-il ? Comment est-il possible de saisir cet ailleurs qui est un ici pour le voyageur ?

III- La terre, l'Homme, la science et le commerce : le terrain de l'explorateur

Au lendemain de la défaite française face à la Prusse, hommes politiques et savants s'interrogent sur les raisons de cet échec. Les lacunes constatées dans le domaine de la science ne font nul doute. C'est à partir de ce moment que l'AFAS se mobilisa afin d'« encourager et activer en France le mouvement scientifique »²⁵. S'ensuit toute une série de congrès qui débouchèrent sur la création de sociétés de géographie dont celle de Bordeaux en 1874.

La volonté de renouveler la géographie à partir des années 1870 – charnière établie par Paul Claval – s'affirme comme une évidence. Largement critiquée par les érudits, cette discipline a longtemps été considérée comme une science de cabinet, comme l'illustre ainsi la fondation de la Société de géographie de Paris en 1821. Dans l'ère du romantisme qui touche le milieu XIX^e siècle, les géographes perçoivent davantage les paysages comme des décors que comme de véritables objets d'études. Le progrès du savoir géographique doit en effet plus à l'activité des botanistes, des zoologistes, des géologues ou encore des statisticiens qu'à celle des géographes.

Néanmoins, quelle est la nature de cette branche scientifique en cette fin de siècle ? L'héritage laissé par les travaux des dernières décennies – et même des derniers siècles – entretient l'idée d'une géographie dont l'étude reste largement descriptive. Si la géographie humaine commence à marquer les esprits, notamment grâce à la publication en cours de l'*Anthropogéographie* de Friedrich Ratzel, son autonomie doit encore attendre. Quant aux géographies rurales, urbaines et historiques, elles ne voient le jour qu'à partir de 1905. Il en est de même pour les approches régionales. En revanche, la géographie physique occupe déjà une place considérable. Par définition, cette dernière se doit de décrire la surface de la Terre. Pour ce faire, et comme l'expliquent Pierre Pech et Hervé Regnaud dans *Géographie Physique*, elle se divise en quatre branches proches des sciences de la nature : la biogéographie, l'hydrologie, la climatologie et la géomorphologie.

24. Je fais référence ici à la guerre de Crimée de 1854 à 1856 et à la grande mutinerie en Inde en 1857.

25. Gispert Hélène (dir.), « Par la science, pour la patrie ». L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante, Paris, PUR, 2002, p. 25.

22. Conquête de l'Algérie dans les années 1830-1848 et les expéditions en Asie dans les dernières années du Second Empire.

23. Berenson Edward, *op.cit.*, p. 64.

Dans la perspective de développer cette science, l'explorateur joue un rôle essentiel. Les bulletins de la SGCB ne mettent pas qu'en avant les exploits coloniaux, mais renseignent également sur les découvertes réalisées par les différentes expéditions. Un constat s'impose : ces voyageurs sont de véritables hommes de science.

Plusieurs types d'explorations permettent de prouver cela. L'exemple de celle pratiquée par Charles Eugène Ujfalvy²⁶ en 1880 en Asie Centrale s'inscrit dans cet objectif scientifique. Lors de son voyage, il fut accompagné par deux hommes. Le premier est Gabriel Bonvalot qui devait s'occuper des « travaux topographiques et d'histoire naturelle »²⁷. Selon la notice que lui a consacrée Numa Broc dans le *Dictionnaire illustré des explorateurs et des voyageurs*, il possède également des capacités en archéologie. Il a visité plusieurs cités anciennes comme celle de Bactriane, Sogdiane, Boukhara, Samarcande et a découvert les ruines de Chari-Samane dans la vallée du Zeravchan. Le second voyageur est Guillaume Caput dont les travaux se focalisent essentiellement sur la botanique, la géologie et la paléontologie. Cet explorateur complète alors parfaitement les domaines de la recherche scientifique que ne possèdent pas Gabriel Bonvalot dans l'étude de la géographie physique ; surtout si l'on sait que la botanique à cette époque est en pleine mutation. Couvrant une grande diversité de thèmes comme la floristique, la géographie botanique et la paléobotanique, elle s'inscrit comme une branche de la paléontologie. De fait, elle n'apparaît plus comme une sous-branche de la Faculté de médecine.

La complémentarité entre les deux hommes permet de supposer que les résultats attendus de cette expédition s'approchent grandement de la géographie physique. S'il est indéniable que chaque trouvaille botanique, archéologique, géologique ou encore zoologique, profite à son propre domaine, l'ensemble des conclusions se rapporte aux différentes branches de cette géographie en vogue.

L'exploration continentale ne figure cependant pas comme la seule capable d'apporter des renseignements scientifiques. En cette fin du XIX^e débute un tout nouveau type : les expéditions sous-marines. Le cas qui nous est le plus connu aujourd'hui n'est autre que l'entreprise du *Challenger* entre 1872 et 1876. Néanmoins, les bulletins de la SGCB font mention à plusieurs reprises de la mission d'Alphonse Milne-Edwards. Ce dernier a réalisé plusieurs expéditions sur le *Travailleur* et le *Talisman* au début des années 1880 au niveau de la Méditerranée non loin de l'Espagne, du Portugal et du Maroc. Jacques Gebelin, auteur du rapport en 1883, rappelle que les objectifs de ces campagnes est de compléter « la géographie de renseignements sur le relief, les formes, les accidents du fond des mers » afin de réunir « les éléments d'une géographie des espaces maritimes. »²⁸ Des découvertes furent aussi réalisées dans les domaines

zoologiques, botaniques, géologiques et sur les différences de température dans les profondeurs océaniques. Le compte-rendu d'Henri Rodet publié en 1884 révèle plus d'une centaine de relevés à bord du *Talisman*. « Il a été constaté qu'à mesure que la profondeur augmente la température diminue, d'abord rapidement, puis très lentement. »²⁹ Pour réaliser toutes ces analyses, les bateaux furent équipés de ramasseurs d'échantillons et de machines à sonder, le but étant avant tout de comprendre la géographie physique des fonds marins.

Comme l'explique Jean-René Vanney, les explorations sous-marines de cette époque se focalisent sur deux aspects : la connaissance morphologique et les mouvements de terrains de grande ampleur.³⁰ En termes géologiques, ce dernier phénomène correspond indéniablement aux courants de turbidité qui transportent des sédiments sur plusieurs centaines de kilomètres et qui sont par ailleurs responsable de la destruction des câbles océaniques.

L'exploration des fonds marins, même si elle ne fait que débiter – elle ne prend véritablement son essor qu'au XX^e siècle –, devient réalisable.

Si la géographie physique reste un objectif, les explorateurs ne se focalisent pas seulement sur cet aspect. Avec la naissance de l'ethnographie dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la découverte de nouvelles sociétés par les Européens prend tout son sens. Ces dernières les étonnent et ils essaient de les décrire et de les comprendre. Sous l'influence de l'évolutionnisme et du positivisme qui se caractérise par l'anthropométrie et l'anthropologie physique³¹, les explorateurs ne cessent de rapporter des compte-rendus ou des clichés des populations visitées. Isabelle Massieu, qui est la première française à se rendre au Népal et qui a également voyagé en Indochine entre 1896 et 1897, en est un exemple. Ses voyages démontrent une réelle réflexion scientifique. Henri Lorin, en charge du compte rendu de l'exploratrice en 1901 dévoile un récit « clair, vivant, encore agrémenté par de très belles reproductions photographiques ; la voyageuse s'est éprise des peuples parmi lesquels elle cheminaut [...] »³² L'intérêt anthropologique pour les populations qu'elle visite est évident. Dans la notice qui lui consacre Numa Broc, elle est présentée comme une femme avant tout intéressée par les mœurs et l'ethnographie.

Les bulletins de la SGCB dévoilent le penchant scientifique du voyageur. D'un côté il apparaît curieux de la physionomie du monde, de l'autre il se penche sur les caractéristiques culturelles et physiques des différents peuples qu'il découvre. Le développement de ces deux sciences par l'exploration n'est en rien lié au hasard. Leur complémentarité à la fin du XIX^e siècle s'avère indéniable. L'ethnographie étudie l'habitant, tandis que la géographie se focalise sur l'habitat. Bien que des tensions existent entre les deux disciplines,

29. BSGCB, 2^e série, 7^e année, 1884, p. 158-159.

30. Vanney Jean-René, « Quand les câbles sous-marins devinrent des instruments de découverte » in Buchet Christian, *Sous la mer. Le Siècle continent*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 130-131.

31. L'anthropologie physique est développé par Paul Broca grâce à ses études sur la craniologie.

32. BSGCB, 2^e série, 24^e année, 1901, p. 312.

26. Explorateur, ethnologue et linguiste d'origine austro-hongroise, il travaille pour la France dans ses recherches scientifiques sur l'Asie-Centrale. Il est notamment assez proche de la SGCB où il a donné plusieurs conférences.

27. BSGCB, 2^e série, 3^e année, 1880, p. 520.

28. BSGCB, 2^e série, 6^e année, 1883, p. 514.

C. 248

CONFÉRENCE

aité à la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux

PAR M^R LE CAPITAINE GALLIÉNI

Chef de la mission du Haut Niger

Esquisse des pays compris entre le Haut Sénégal et le Niger
et des itinéraires suivis par le personnel de la mission.

ÉCHELLE AU $\frac{1}{500,000}$

« les géographes n'ont pas renoncé à l'homme et, réciproquement, les ethnologues n'ont jamais voulu décontextualiser ses établissements »³³. D'ailleurs, la fusion entre la SGCB et celle d'anthropologie en 1894 confirme cette tendance.

Néanmoins, l'organisme bordelais est avant tout une Société de géographie commerciale. Les résultats principalement attendus se situent davantage dans cette branche. Les années 1870 ne s'inscrivent pas seulement comme une période où la science prend un nouvel essor. L'exploration atteint son apogée à une époque où l'expansion européenne bat son plein. Or, nous avons déjà expliqué que les voyageurs étaient les principaux acteurs de cet élan de conquête et du devoir que les Européens s'adjugent : celui de civiliser.

La mission civilisatrice renvoie directement à la supériorité supposée d'une métropole par rapport aux sociétés conquises. Les renseignements anthropologiques publiés dans les bulletins dévoilent cette soi-disant prééminence et ce devoir de civiliser – vu d'ailleurs comme le « fardeau de l'homme blanc ». Le commerce joue un rôle prépondérant dans l'exercice de cette mission. Il est vu comme une activité permettant d'ouvrir les pays et les peuples visités au monde, mais possède également l'objectif de trouver de nouveaux débouchés économiques pour les nations européennes³⁴. Si l'on veut associer cette perspective à une science – par opposition à celle dévoilée antérieurement – il conviendrait de mettre en avant la géographie coloniale de Marcel Dubois. Ce dernier a été un des premiers étudiants de Paul Vidal de la Blache à l'Ecole Normale Supérieure. Négligeant la géographie physique et la géomorphologie, la géographie semble être pour lui un outil de la colonisation, permettant de juger les potentialités des peuples indigènes.

L'exploration répond parfaitement à ce devoir de civiliser par le négoce durant les années 1880 et 1890. Le voyage du Comte Charles de Sémélé en 1880 dans le Niger, permet « d'ouvrir au commerce français le bassin de ce grand fleuve »³⁵. La campagne de Charles Wiener en 1882 et 1883 en Amérique du Sud renseigne la Société « sur les immenses ressources du bassin de l'Amazone et sur les débouchés commerciaux que la France peut trouver dans cette région »³⁶. L'expédition de Paul Brunat dans le Tonkin en 1884 a permis d'étudier « le commerce d'importation et d'exportation »³⁷ du pays. Mais si l'on peut citer des explorations de ce type dans toutes les parties du monde, les espaces où la colonisation s'exerce demeurent tout de même largement majoritaire – l'Afrique et l'Indochine notamment.

Au-delà de découvrir des territoires aux avantages commerciaux, ces hommes du négoce participent également à leur aménagement. Pierre Singaravelou affirme que « les colonies sont parfois vues comme des pages blanches sur lesquelles pourraient se

dessiner diverses utopies, comme celle des saint-simoniens en Algérie. Sans nécessairement revêtir de dimension utopique, la domination de la nature et l'aménagement de l'espace font aussi partie de la mission des nations civilisées [...] »³⁸. Diverses explorations sont à exploiter dans cette perspective. Clément de Fésigny, en 1886, est chargé de parcourir la route du Laos afin de découvrir un point de communication avec la Cochinchine. Il parvient à « faire sauter 8 à 12 mètres de rochers et faire baliser quelques points en coupant des arbres »³⁹ pour mettre en place une nouvelle voie entre les rapides du Mékong.

Mais l'espace qui nourrit le plus de fantasme est inéluctablement l'Afrique. L'exploration de Paul Soleillet entre 1878 et 1881 représente la volonté utopique de remodeler les colonies sur des modèles pensés en Occident. Considéré par Elisée Reclus comme l'un des plus illustres voyageurs du siècle, il a souhaité mettre en place un transsaharien qui relie l'Algérie et le Sénégal afin d'« augmenter les débouchés commerciaux »⁴⁰. Ce projet colossal, pensé à une époque où les puissances européennes montraient une grande rivalité, aurait permis à la France d'avoir une main mise sur un immense territoire.

La carte p. 36 dévoile ainsi le tracé du chemin de fer (en rouge) allant de Dakar à Saint-Louis, passant par Bakel puis remontant au nord-ouest jusqu'à Tombouctou. L'objectif est de traverser le Sahara et de pénétrer en Algérie jusqu'à Alger. Par ailleurs Paul Soleillet s'impose également comme un acteur de la réalisation de ce projet. A travers les différentes expéditions qu'il a réalisées entre 1878 et 1879 – largement relatées dans les bulletins – il met tout d'abord en évidence ses analyses ethnographiques sur les populations rencontrées et les dangers qu'elles peuvent ou non représenter. Il s'attarde ensuite sur la description physique de la région⁴¹.

L'histoire de Paul Soleillet et de la construction de ce chemin de fer se termine fin 1880 par un dénouement cruel. Voulant continuer ses expéditions, il se voit exclure du Sénégal et doit laisser sa place à des expéditions plus conséquentes et mieux armées. La mission de Paul Flatters tourne mal. Il est massacré par les natifs et le Transsaharien ne voit jamais le jour.

Malgré cet échec, les expéditions de cet homme démontrent toute leur importance dans la réalisation des voies de communication dans les pays colonisés. Inéluctablement, le commerce est directement visé. Les bulletins donnent une véritable représentation des voyages comme des outils nécessaires à l'implantation de la civilisation.

Être explorateur en cette fin du XIX^e, c'est exercer une activité qui peut être plurielle. Il n'existe pas un type d'expédition mais plusieurs. Le voyageur peut être un scientifique dans diverses branches, il peut être focalisé sur l'aspect commercial, mais également militaire. Au vu de ce constat, il semble absolument nécessaire de réaliser une typologie de l'exploration.

33. Blanckaert Claude, « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIII^e-XIX^e siècle) » in *Ethnologie française*, 2004/4, Vol. 34, p. 667.

34. Singaravelou Pierre (dir.), *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Point, 2013, p. 287.

35. BSGCB, 2^e série, 3^e année, 1880, p. 472.

36. BSGCB, 2^e série, 6^e année, 1883, p. 119.

37. BSGCB, 2^e série, 8^e année, 1885, p. 469.

38. Singaravelou Pierre (dir.), *op.cit.*, p. 269.

39. BSGCB, 2^e série, 9^e année, 1886, p. 316.

40. BSGCB, 2^e série, 3^e année, 1880, p. 13.

41. BSGCB, 2^e série, 1^e année, 1878, p. 504-506.

IV- Explorateur : une « profession » aux multiples facettes

Entre 1874 et 1911, de nombreuses expéditions se sont réalisées à travers le monde. Les bulletins de la SGCB relèvent au moins deux cent vingt explorateurs dispersés dans divers continents. La classification par espace permet d'aboutir à différentes conclusions évidentes : la Société s'intéresse en grande majorité à des missions françaises, en Afrique et à celles qui permettent de développer une géographie commerciale et coloniale. On y dénote de plus une concurrence entre les différents pays pour la conquête et l'établissement des zones d'influences sur les territoires désirés. Fait qui s'illustre notamment par le mépris que les sociétaires démontrent envers le Anglais⁴².

Cette typologie, utilisée par Numa Broc à travers les quatre tomes du *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, semble à la fois naturelle et évidente mais aussi simpliste car elle se réduit à une seule méthode. En 1982, ce même Numa Broc écrit « Les explorateurs français reconsidérés » dans la *Revue française d'histoire d'outre mer*. Il propose une méthode de classification bien plus transversale et par domaine d'activité. Il faut comprendre que réaliser un tel exercice n'est pas une chose évidente et exige des clarifications. On ne peut discerner de véritables spécificités pour tous ces acteurs de l'expansion. Les voyageurs polyvalents sont majoritaires, même en cette fin du XIX^e siècle. D'autre part, il ne faut pas que le lecteur s'attende à l'apparition d'une catégorie dominante. Le relevé de deux centaines de ces hommes et la nature des sources, à la fois française et bordelaise, sont deux facteurs trop restreints pour une vision globale. Par conséquent, cette partie, tout en s'inspirant de la méthode de Numa Broc, a pour aspiration de produire une nouvelle classification des explorateurs.

L'exploration militaire et commerciale : entre union et discordes

Quelle différence peut-on faire entre un Paul Soleillet et un Pierre Savorgnan de Brazza ? Bien qu'ils aient l'ambition d'établir de nouveaux débouchés pour la France en Afrique, la réalisation de leur exploration commerciale n'est pas la même. Paul Soleillet est avant tout un pacifiste. Il le proclame lui-même le 5 avril 1881 devant la SGCB : « On doit pénétrer en Afrique, dit-il, par le commerce, par l'instruction, mais il n'y a pas de conquête militaire à faire [...] »⁴³. On retrouve également cette philosophie chez les voyageurs d'Amérique Latine comme Joseph de Brettes, Jean Chaffanjon ou Charles Wiener. Ce dernier, lors de sa conférence à Bordeaux le 20 novembre 1882, présente une volonté similaire à celle de Soleillet de participer à une expansion par la paix : « pour lui, il ne s'agit pas d'intimider, de guerroyer et de faire peur ; il faut écarter les obstacles le plus pacifiquement possible »⁴⁴.

Ces explorateurs rentrent dans une catégorie bien précise, celle que Sylvain Venayre nomme les voyageurs de commerce. Ils se sont développés dans les années 1820 par opposition à la monarchie et se caractérisent par une revendication de la liberté de circulation nécessaire au développement du commerce. Cette pensée passe évidemment par l'établissement de nouvelles voies de communication à l'instar de l'utopique transsaharien ou encore des réalités des canaux de Suez ou de Panama. Un groupe philosophique participa activement à cette illusion de commerce planétaire : les saint-simoniens. Ces voyageurs, qui se focalisent sur les richesses existantes dans les terres qu'ils découvrent, s'intéressent également à décrire de la façon la plus objective possible les populations locales. Par ailleurs, ils s'opposent avec virulence à une politique de violence, pratiquée notamment par les explorateurs militaires en faveur de la colonisation.

Pierre Savorgnan de Brazza, Henry Morton Stanley, Alexandre de Serpa Pinto, Antoine Mizon et bien d'autres peuvent se définir comme des bâtisseurs d'empire. Ils incarnent l'expansion territoriale dans certaines régions du monde – essentiellement l'Afrique et l'Indochine. Ce sont ceux qu'Edward Berenson nomme les *Héros de l'Empire*. Ils sont glorifiés, reçoivent les médailles des sociétés de géographie, attirent les foules et répandent à travers les conférences et les récits de voyage les exploits des conquêtes effectuées, souvent avec violence.

Généralement, ces hommes proviennent de la Marine. Cela ne s'avère en aucun cas surprenant puisque jusqu'en 1881 les territoires conquis représentent une annexe du ministère de la marine. Ce n'est qu'en 1894 que l'administration des colonies s'émancipe avec la création d'un ministère. Cela explique que leurs expéditions se distinguent par une logistique conséquente, caractérisée par une petite armée. Comme le rapporte les bulletins de la SGCB, celle de Joseph Galliéni en 1881 dans le Haut-Niger est composée de dizaines de natifs qui portent le matériel, mais aussi de deux topographes et de deux médecins. Il ne faut en effet pas négliger le côté scientifique de ces missions. En cette fin du XIX^e siècle, la Marine représente un véritable centre d'études géographiques.

A partir de la fin des années 1880, la nature des explorateurs militaires change progressivement pour laisser place à des officiers de l'armée de terre. Les incursions dans le Sahara par des voyageurs comme Louis Gustave Binger dans le Soudan entre 1887 et 1893 ou Henri d'Ollone en 1898 illustrent cela. Probablement moins formés scientifiquement à la géographie, ils proviennent généralement de l'Ecole de Saint Cyr, plus axés sur la topographie continentale. La carrière et les expéditions de Joseph Galliéni reflètent cette dimension. Rentré dans cette formation militaire en 1868, il acquiert vite les compétences pour devenir sous-lieutenant de la Marine en 1870. Il participe à la fin des années 1870 à un voyage d'exploration dans le Haut-Niger où il négocia le fait de « commercer et de naviguer »⁴⁵. Venu présenter les résultats de son

42. Ces résultats sont visibles dans le chapitre 5 du mémoire mentionné à la première note de bas de page de l'article.

43. BSGCB, 2^e série, 4^e année, 1881, p. 267-268.

44. BSGCB, 2^e série, 5^e année, 1882, p. 589.

45. BSGCB, 2^e année, 4^e année, 1881, p. 79. Il s'agit du traité de Nango établi avec les Toucouleurs – peuple africain – le 4 novembre 1880.

expédition à la Société bordelaise en 1881, il y dévoile des esquisses géographiques de son exploration, dont la carte p. 44 qui illustre les différents itinéraires. Elle tend à montrer la manière dont les explorateurs « comblent le blanc des cartes » par des relevés topographiques tout en s'inscrivant dans la course à la colonisation de l'intérieur de l'Afrique qui se joue entre les Etats européens. En établissant des traités commerciaux, ils offrent à leur pays de nouveaux territoires ainsi que de nouveaux débouchés.

Néanmoins, que le lecteur ne se trompe pas, ces missions sont souvent suivies de violences et de massacres des populations. Dans ce domaine, Henry Morton Stanley s'illustre par de nombreux faits d'armes. Ses expéditions de 1875 à 1878 en Afrique équatoriale se singularisent par des « conflits parfois violent qui l'opposèrent aux indigènes dont il traversait le territoire »⁴⁶.

L'exploration scientifique

Chaque exploration présente un côté scientifique qui peut être d'ordre géographique ou ethnographique. Néanmoins, l'exploration scientifique pure se différencie des autres dans le sens où son objectif est d'étendre le champ de la science. L'ambition est moins de combler le blanc des cartes que de comprendre les environnements découverts. Avant d'être explorateurs, ces voyageurs sont des botanistes, des géologues, des ethnologues, mais aussi de véritables géographes.

Il existe en général une multidisciplinarité chez ces savants. C.-E. Ujfalvy est à la fois ethnologue et linguiste. Ses compagnons, G. Capus et G. Bonvalot, possèdent des connaissances dans plusieurs domaines. A travers les champs étudiés, il se dégage une volonté de comprendre les liens existants entre le présent et le passé. La complémentarité entre la zoologie, la météorologie, la géographie botanique... avec toutes les autres sciences ayant un rapport avec les premiers environnements de la Terre – archéologie, géologie, paléontologie, paléobotanique... - confirme ce constat. Cela se vérifie également par les motifs d'explorations d'ethnographie de l'époque. Ils résident dans le fait que « l'éloignement dans l'espace s'accompagne nécessairement d'un éloignement dans le temps »⁴⁷. Le voyage permet ainsi de comprendre l'origine des peuples civilisés.

L'exemple relaté par le sociétaire bordelais Pierre Camena d'Almeida dans la séance mensuelle du 14 février 1905 illustre ces propos. Il rend compte de l'expédition d'Ellsworth Huntington qui se déroule en Asie Centrale depuis 1903⁴⁸. Cette dernière eut pour finalité la publication de l'ouvrage géographique *The pulse of Asia* en 1907 à tendance très déterministe. Néanmoins, cette étude se focalise principalement sur le climat qu'Huntington découvrit, les populations qu'il rencontra, mais aussi les sites archéologiques et les terrains géologiques qu'il put étudier.

Les explorations polaires se caractérisent également par un fort apport dans la science. Entre 1882 et 1883 se déroule un événement mémorable. Il s'agit de la collaboration internationale dans le domaine de la recherche scientifique : la première Année polaire (API). Cette dernière, dont la commission fut établie à Hambourg suite au congrès de météorologie en 1879, réunit douze nations : Danemark, Norvège, Russie, Suède, Finlande, Allemagne, Autriche-Hongrie, Pays-Bas, France, Etats-Unis, Grande-Bretagne et le Canada. L'API déboucha sur la création de quatorze stations dans l'Arctique et l'Antarctique, d'où partent les expéditions. Les disciplines ciblées sont principalement la météorologie et le magnétisme terrestre, mais on y dénote également une volonté de développer les connaissances scientifiques en zoologie, en ethnographie, en botanique, en astrologie et en océanographie. Les expéditions de Fridtjof Nansen dans le Groenland, citées plusieurs fois par les bulletins illustrent cela. A bord du *Fram*, dans les années 1890, il recueillit notamment de nombreuses mesures sur les courants des surfaces.

Les expéditions scientifiques sont inéluctablement pluridisciplinaires. Effectuées dans plusieurs endroits du monde et dans plusieurs domaines, on observe la volonté de comprendre l'aspect physique du globe et des divers comportements depuis son origine jusqu'à l'époque des explorateurs. Ici, le côté savant prime largement sur les exploits, les vertus de l'aventure et sur une volonté de se mettre en lumière. Bien que l'on puisse constater une forte tendance de la SGCB à mettre en avant les missions coloniales, elle contribue aussi à définir le statut du voyage savant.

L'exploration, les records et l'aventure

Plusieurs voyages sont réalisés dans un but personnel. On y retrouve l'objectif de se dépasser, de se découvrir, mais aussi de réaliser un exploit qui apporterait gloire et succès. Telle est la pensée d'E. Trivier lorsqu'il entreprend son périple en 1888 :

*« Traverser l'Afrique, partir de l'Atlantique pour aboutir à l'Océan Indien pour aboutir à l'Océan Indien, telle était la pensée qui m'obsédait depuis bien longtemps. [...] Je me voyais rentrant en France tout aux joies du succès. Aux noms glorieux des Livingstone, des Cameron, des Stanley, des Serpa Pinto, s'ajoutait un nom bien modeste : mais c'était un nom français. Quelle gloire si la réussite couronnait mes efforts. »*⁴⁹

Cette déclaration, qui figure dans les avant-propos de son récit de voyage, dévoile un intérêt purement personnel : l'exploit de la performance. Cela se retrouve chez le Britannique Ewart Scott Grogan. En 1901, les bulletins dévoilent son expédition du Cap au Caire⁵⁰.

Ces voyages, qui se multiplient à partir des années 1890, alors que le monde commence à être

Il est à noter que cette expédition avait pour but de favoriser l'expansion française et de rattacher les établissements entre l'Afrique de l'ouest et l'Afrique sahélienne à travers, notamment, le Niger.

46. Berenson Edward, *op.cit.*, p. 80.

47. Venayre Sylvain, *Panorama du voyage (1780-1920) : Mots, Figures, Pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 256.

48. BSGCB, 2^e série, 27^e année, 1905, p. 115.

49. Trivier Elisée, *Mon voyage au continent noir. La Gironde en Afrique*. Bordeaux, Gounouilhou, 1891, p. VII.

50. BSGCB, 2^e série, 24^e année, 1901, p. 64.

entièrement découvert, sont souvent décriés par les aventuriers. Ils critiquent que l'on fasse du voyage une entreprise publicitaire. Pour Sylvain Venayre, cette catégorie ne rentre pas dans une aventure pure. L'homme qui essaye de réaliser une performance ne cherche pas seulement l'aventure et confond souvent l'idée d'inconnu avec l'exploit sportif.

De nouvelles expéditions sont également réalisées. Les bulletins font mention de l'ascension de Martin William Conway en 1892 dans l'Himalaya⁵¹ où il atteignit 6 890 mètres, un record ! Ils révèlent également les expéditions de l'Allemand Otto Ehrenfried Ehlers qui a participé à une excursion sur le Kilimandjaro.

L'alpinisme est une activité qui se développe dans la seconde moitié du XIX^e siècle avec l'apparition des divers clubs alpins en Angleterre et en France. L'objectif de ces itinérants ne réside pas dans la performance. Ils se définissent davantage par leur attachement à la montagne et au plaisir du voyage. Néanmoins, peut-on affirmer l'indifférence des explorateurs, cités plus haut, au record ? Être le premier à atteindre le toit de l'Afrique ou les altitudes démesurées de l'Himalaya ne constitue-t-il pas un rêve pour tout homme passionné de sommets ?

Il semble qu'à partir des années 1890 ces voyageurs représentent une transition entre l'exploration et le tourisme. Ils pénètrent des endroits extrêmes et inconnus dans des régions dont la découverte est très récente. Ils illustrent ainsi le rétrécissement progressif du monde en appliquant un divertissement européen dans des endroits présumés reculés.

Nous assistons ici à une étape du voyage où l'exploration disparaît progressivement. Nous ne sommes plus dans la découverte du monde, mais davantage dans la découverte et l'accomplissement de soi. On cherche à prendre conscience de son identité et à rompre avec un quotidien monotone. Au début du XX^e siècle, l'aventure devient un véritable idéal et un art de vivre.

L'exploration féminine

Il est rare de trouver des membres de la gent féminine pratiquer une telle activité. Et pourtant, il est possible de trouver des voyageuses qui arpentent des terres éloignées. Isabelle Massieu représente l'une d'entre elles. Dans le bulletin de l'année 1901, un compte-rendu est fait sur son récit de voyage : « Mme Massieu, l'aimable et vaillante exploratrice bien connue nous raconte elle aussi *Comment elle a parcouru l'Indochine* ; elle a tout simplement, sans paraître se douter des difficultés vaincues, tracé entre le haut Tonkin et le Laos des itinéraires nouveaux »⁵².

Il s'agit d'un fait exceptionnel. Alors que l'exploration à la fin du XIX^e siècle est une affaire d'homme, les bulletins mentionnent une voyageuse âgée d'une cinquantaine d'années. Cette dernière, qui s'intéresse avant tout aux mœurs et à l'ethnographie, reste un mystère dans ses motivations.

Trop peu de travaux existent sur les exploratrices. Néanmoins, une thèse menée par Shirley Doulière sous la direction de Nathalie Jaeck est actuellement en cours. Selon elle, les raisons qui poussent ces voyageuses à partir s'expliquent par une volonté de tromper l'ennui dans un quotidien morose, voire un désir d'échapper à un mariage de convenance. Les propos d'Isabelle Massieu confirment cette interprétation. Elle déclare notamment que sa vie de voyageuse est préférable à celle passée « dans ces cases capitonnées, que nous appelons salons, dont nous sortons guère qu'au moyen de boîtes roulantes »⁵³.

En vérité, c'est une constante chez les voyageurs. On retrouve cette même répulsion pour le quotidien bourgeois dans les écrits d'Henry de Monfreid ou encore d'Isabelle Eberhardt. Comme le dit Sylvain Venayre, « le temps bourgeois est le temps de la routine, des habitudes »⁵⁴.

Les femmes semblent ainsi plus désintéressées de l'exploit et plus focalisées sur la rencontre de l'autre. Toutefois, les études réalisées sur les exploratrices sont encore trop peu nombreuses pour affirmer avec conviction ses propos. Cela reste un champs d'étude qu'il conviendrait d'approfondir afin de comprendre l'ailleurs de ces femmes.

Les années qui vont de 1870 à 1900 marquent l'apogée de l'exploration. Numa Broc parle même d'un « moment où la vague atteint son paroxysme »⁵⁵. Néanmoins, ces voyageurs possèdent plusieurs facettes. Il est même possible de subdiviser cette profession en différents métiers avec des motivations différentes.

Toutefois une question demeure : alors que ces hommes représentent des figures importantes de la seconde moitié du XIX^e siècle, pourquoi sont-ils si peu ancrés dans la mémoire collective du XX^e siècle ? En effet, malgré une forte promotion, les voyageurs ne sont célèbres que dans un temps très limité. La charnière du XIX^e et du XX^e siècles marque une période où le monde s'accélère, la communication s'intensifie et les nouvelles se propagent à une vitesse sans précédent. Soumise à ces changements, la population accentue sa demande d'informations. De ce fait, l'exploit d'un voyage délaisse celui d'un autre. De même une nouvelle figure charismatique du début du XX^e siècle incite l'oubli de l'explorateur alors disparu (on peut penser aux aviateurs). Seules quelques personnalités ont su marquer les esprits : David Livingstone, Henry Morton Stanley, Alexandre de Serpa Pinto, Pierre Savorgnan de Brazza... Mais ces derniers sont considérés comme les véritables Héros de l'Empire.

Toutefois, cet oubli peut être relié à une mémoire négative de la colonisation entretenue depuis plusieurs générations. Catherine Coquery-Vidrovitch, dans *Les enjeux politiques de l'histoire coloniale*, fait allusion à la question de la mémoire et d'une France qui n'aurait pas encore accepté sa période coloniale.

53. Massieu Isabelle, *Comment j'ai parcouru l'Indochine ? Birmanie, États Shans, Siam, Tonkin, Laos*. Paris, Plon-Nourrit and Co., 1901, p. IX.

54. Venayre Sylvain, *La gloire de l'aventure*. op.cit, p. 249.

55. Broc Numa, « Les explorateurs français reconsidérés » in *La revue française d'histoire d'outre mer*, tome 69, n°256, 1982, p. 237.

51. BSGCB, 2^e série, 15^e année, 1892, p. 622.

52. BSGCB, 2^e série, 24^e année, 1901, p. 312.

Les bulletins de la SGCB représentent ainsi une source de choix quant à l'analyse du métier d'explorateur. Ils nous permettent de comprendre la renommée qu'ils possèdent mais également de saisir ce qu'ils réalisent pendant les mois et années où ils arpentent le monde. Analyser ces documents dans leur totalité (ceux de

Bordeaux, mais aussi de Marseille, de Lyon, de Lille, etc., ou des pays étrangers), c'est davantage comprendre la personnalité de ces voyageurs à travers différents types de source. Mais c'est également remettre à l'ordre du jour les travaux sur les explorateurs.

Références bibliographiques

Bulletins de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux (1874-1911). 36 numéros, Bordeaux, imprimerie Gounouilhou.

- Berenson E., (2012).** *Les héros de l'Empire, Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique*, Paris, Perrin, p. 423.
- Berenson E., (2010).** Le charisme et la construction des héros de l'Empire en Grande-Bretagne et en France, 1880-1914. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 185, n°5, pp. 62-81.
- Blanckaert C., (2004).** Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIII^e-XIX^e siècle). *Ethnologie française*, 2004/4, Vol. 34, p. 667.
- Broc N., (1982).** Les explorateurs français reconsidérés. *La revue française d'histoire d'outre mer*, tome 69, n°256, p. 237.
- Broc N., (1988).** *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX^e siècle*, tome 1, 2, 3, 4, Paris, Editions du C.T.H.S.
- Buchet C., (2001).** *Sous la mer. Le Sixième continent*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, p. 370.
- Gispert H. (dir.), (2002).** *Par la science, pour la patrie. L'Association française pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante*, Paris, PUR, p. 372.
- Lenoble B., (2004).** L'autopromotion de la presse en France (fin du XIX^e-début du XX^e siècle). *Le Temps des médias* 2, no. 1, pp. 29-40.
- Lejeune D., (1993).** *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale*, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, p. 236.
- Massieu I., (2012).** *Comment j'ai parcouru l'Indochine ? Birmanie, Etats Shans, Siam, Tonkin, Laos*. Paris, Plon-Nourrit and Co., 1901, p. IX.
- Péhaut Y., (2014).** *La doyenne des « Sénégalaises » de Bordeaux : Maurel et H. Prom de 1831 à 1919*, Presses Universitaires de Bordeaux, Broché, p. 440.
- Singaravelou P. (dir.), (2008).** *L'empire des Géographes, Géographie, exploration et colonisation, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Belin, p. 287.
- Singaravelou P. (dir.), (2013).** *Les empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Point, p. 287.
- Trivier E., (1891).** *Mon voyage au continent noir. La Gironde en Afrique*. Bordeaux, Gounouilhou, p. VII.
- Venayre S., (2002).** *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*. Paris, Aubier, p. 350.
- Venayre S., (2012).** *Panorama du voyage (1780-1920) : Mots, Figures, Pratiques*, Paris, Les Belles Lettres, p. 256.

AFRIQUE OCCIDENTALE
FRANÇAISE

Mission A. Gruvel EN MAURITANIE

Janvier-Mai
1908

Echelle = 1/2.000.000 env.

0 50 100
Kilomètres

Jules Hansen. Mission A. Gruvel en Mauritanie, janvier-mai 1908. Conférence de M. Abel Gruvel, le 16 novembre 1908 devant la Société de géographie commerciale de Bordeaux. Paris, Société de géographie de Paris. In 1886, Cartothèque de l'Université Bordeaux Montaigne. Abel Gruvel enseigna la zoologie agricole à la Faculté des sciences de Bordeaux avant de mener différentes études et missions au Maroc et en Afrique occidentale. Il eut un rôle fondamental dans le développement de Port-Etienne par ses actions pour l'essor de la pêche.

10-3-3-2

La Société
 de Barbery
 d'Orvini Co

Joseph-Victor Barbier.
 Afrique physique. Nancy,
 A. Barbier, 1880. In 1886,
 Cartothèque de l'Université
 Bordeaux Montaigne.

AFRIQUE

PHYSIQUE

DRESSÉE ET DESSINÉE PAR

J.V. BARBIER

OFFICIER D'ACADÉMIE.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE L'EST.

Membre correspondant des sociétés de géographie commerciale de Paris et de Bordeaux, des sociétés de géographie de Marseille, Rouen, Besançon, de la Société académique d'Angers, et de la Société d'émulation des Vosges. suivant la projection de Flamsteed et à l'échelle de 1/20 000 000.

Châlets (sans élévation indiquée)

Régions arides ou de niveau de la mer

Océan (sans élévation indiquée)

Année 1880

Conté à jour des documents

jusqu'en 1879

Texte

RÉGIONS, RACES, Contrée, Pays, Tribus, Capitales ou centres de commandement, Localités dispersées, Ports ou Sources

Nota: Les altitudes sont indiquées en mètres. Les profondeurs de la mer sont indiquées en toises anglaises (1 toise = 1.83) dans l'ordre suivant à partir de la côte: 100, 500, 1000, 1500, 2000, 2500, 3000, &c.

La Société de géographie commerciale de Bordeaux a honoré de son humble service
le géographe J. V. Barbier
le 15 Mars 1880